Document généré le 24 avr. 2024 01:44

Études littéraires africaines

À propos de *Aimé Césaire (1913-2008)* par Romuald Fonkoua

Nicolas Martin-Granel, Lilyan Kesteloot, Daniel Delas et Pierre Halen

Numéro 31, 2011

Nairobi. Urbanités contemporaines

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1018746ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1018746ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Martin-Granel, N., Kesteloot, L., Delas, D. & Halen, P. (2011). À propos de *Aimé Césaire (1913-2008)* par Romuald Fonkoua. *Études littéraires africaines*, (31), 69–79. https://doi.org/10.7202/1018746ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

À propos de *Aimé Césaire (1913-2008)* par Romuald Fonkoua [1]

L'hommage que la France a rendu à Aimé Césaire lors de ses funérailles, même s'il avait aussi pour fonction de réparer l'affront que constitua la relative indifférence de la République au moment du décès de Senghor, semble tout de même relever d'un phénomène de reconnaissance qui déborde cette circonstance occasionnelle. L'œuvre poétique, au moins, de ces pères fondateurs semble ainsi faire l'objet d'une légitimité et d'une forme de patrimonialisation de plus en plus solide depuis quelques années. En témoignent diverses parutions dont il nous paraît remarquable que, dans leur forme éditoriale, elles échappent aux éditeurs et aux collections spécialisées (francophones, harmattanesques, africanistes et autres) et se font une place sur le marché général du livre. Ainsi de l'ouvrage publié en 2010 par Papa Samba Diop chez Champion [2] : *La Poésie d'Aimé Césaire. Propositions de lecture*, dont le programme, dans la mesure où il est essentiellement littéraire, c'est-à-dire structuré par une herméneutique des énoncés poétiques eux-mêmes, a déjà le sens d'une légitimation. Nous nous concentrerons toutefois sur un autre ouvrage, qui concerne lui aussi Césaire et produit, de même, par sa seule existence au catalogue d'un éditeur généraliste, un semblable effet de reconnaissance. Trois lecteurs différents en rendent compte ci-dessous ; on verra notamment qu'un même mot, un seul dans un essai de près de 400 pages, a retenu l'attention de chacun et suscité un intéressant débat.

■ Nicolas MARTIN-GRANEL

*

Une nouvelle biographie d'Aimé Césaire nous est proposée par le professeur Fonkoua, dont on connaît les travaux sur Édouard Glissant et la littérature caraïbe. De toutes celles qui sont parues jusqu'ici, c'est certainement la plus attrayante si l'on en juge par la qualité de la présentation et le choix des photos. Quant au contenu, chaque biographe avait apporté son lot d'informations : G. Ngal (1975), T. Hale (1979), J. Arnold (1981), D. Delas (1991), R. Toumson et S.H. Valmore (1993), R. Confiant (1993) et D. Alliot (2008), chacun à sa manière, avaient retracé les étapes de l'existence et / ou de l'itinéraire intellectuel du poète antillais. R. Fonkoua en fait une synthèse intéressante, à laquelle il ajoute son talent de pédagogue pour relier la vie à l'œuvre ; il propose ainsi plusieurs lec-

[1] Fonkoua (Romuald), *Aimé Césaire (1913-2008)*. Paris : Perrin, 2010, 395 p.

[2] Diop (Papa Samba), *La Poésie d'Aimé Césaire. Propositions de lecture. Accompagnées d'un lexique de l'œuvre*. Paris : Honoré Champion, coll. Bibliothèque de Littérature générale et comparée, 2010, 618 p.

tures de poèmes. C'est une des originalités de cet ouvrage, même si quelquefois Césaire lui-même en a donné des significations différentes, comme pour les poèmes « Investiture » et « Séisme » (p. 100, 326).

L'ouvrage impressionne aussi par l'abondance de détails concernant la parentèle, les amis, les professeurs du jeune étudiant, puis à propos de l'entourage français et antillais de l'homme politique. Ses combats gagnés avec le Parti Communiste, tout comme sa désaffection à la suite des répressions soviétiques en Pologne et Hongrie, sont décrits minutieusement, de même que le réinvestissement de Césaire dans la politique à travers un parti indépendant, plus spécialement orienté par les intérêts de son peuple insulaire. À ce propos, certaines remarques (p. 250-252, 316) et interprétations du biographe nous paraissent erronées, lorsqu'il parle des « manœuvres de politique intérieure » (p. 324-325) que son épouse n'approuvait pas ou qu'il décrit les activités du député à la lumière de son opportunisme (p. 316-317) ; de même, pour certains jugements de valeur à propos du couple Césaire (p. 323, 327, 117) et des raisons de son divorce. Il est clair que là, le professeur fut mal renseigné ou, alors, informé de façon tendancieuse. De toute façon, nous estimons que la vie privée de Césaire ne regarde que sa famille. On relèvera aussi plusieurs inexactitudes de noms ou de dates, mais c'est moins grave.

En revanche, un chapitre particulièrement instructif est celui où R. Fonkoua analyse le numéro spécial de la revue *Chemins du monde* concernant la question coloniale. Thomas Hale avait déjà signalé cette revue, ainsi que l'article de Césaire intitulé « L'impossible contact ». Mais R. Fonkoua résume les différents articles des autres participants, et détaille les états successifs du *Discours sur le colonialisme* dont un premier jet était paru dans ce numéro, en 1948 (p. 144-184).

Le principal mérite du chercheur est d'avoir exhumé l'étonnant questionnaire que Césaire dut remplir en entrant au Parti Communiste en 1946 ; nous y avons appris que Césaire appartenait déjà aux Jeunesses Communistes en 1935, même si, à l'époque, il n'était pas militant. Fonkoua croit déceler dans ses réponses une « prudence insidieuse » à l'égard du Parti. Les arguments qu'il avance ne sont pas convaincants.

Plus loin, en évoquant le débat entre Aragon, Depestre et Césaire, Fonkoua dépasse ce qui a déjà été écrit à ce propos. Il en montre les développements avec les interventions de Senghor, de David Diop, de Gilbert Gratiant dans la revue *Présence Africaine*, et jusqu'à la critique de Camara Laye par Mongo Beti.

En conclusion, le professeur met en évidence « la volonté des écrivains noirs, à la veille des indépendances africaines, de se donner les moyens de repenser leur esthétique ; la signification d'une littérature nègre de langue française, les conditions de la diffusion d'une littérature noire en Europe et – en Afrique – les horizons d'attente d'un public nègre. [...] Césaire [...] a contribué ainsi à l'autonomie du champ littéraire nègre dans lequel les discours critiques sur les œuvres, les auteurs et leurs opinions sont aussi importants que les œuvres elles-mêmes » (p. 210). La démonstration du

biographe éclaire bien cette partie de l'histoire et l'orientation de cette littérature vers une identité africaine libérée des normes et des codes français.

■ Lilyan KESTELOOT

Du réalisme en politique

La biographie d'un écrivain qui ne serait qu'écrivain se réduirait à bien peu de chose : Julien Gracq ou Milan Kundera découragent de leur mieux toute entreprise de ce genre. La biographie d'un homme célèbre par l'éclat de sa vie publique offre au contraire au chercheur une somme quasi inépuisable de données parmi lesquelles il faut nécessairement choisir. Ce qui, lorsqu'il s'agit d'un écrivain engagé dans les combats politiques de son temps, est difficile si l'on veut s'écarter du genre hagiographique sans adopter le discours systématiquement critique de ses ennemis, et résumer les positionnements de son auteur sans paraphraser ses propos.

Les deux principaux ennemis de Césaire ont été les communistes et les créolistes. Des seconds, il n'est pratiquement pas question dans l'ouvrage de Romuald Fonkoua, alors que la période communiste de la vie d'Aimé Césaire (1945-1956) occupe la moitié du livre, l'autre moitié se divisant à parts égales entre les années de formation et les cinquante dernières années. L'accent est donc indéniablement mis sur la relation de Césaire et du PCF, et il faut savoir gré à Romuald Fonkoua des données nouvelles qu'il met à jour et fait connaître, après avoir consulté les archives du Palais-Bourbon et celles du PCF, et dépouillé attentivement les grands journaux communistes, *L'Humanité* en France et *Justice* en Martinique. À sa manière très minutieuse, il commente par exemple les quatre pages du questionnaire biographique, enregistré sous le numéro 12 660, que Césaire a dû remplir à son arrivée à Paris en 1945, après son élection au Parlement en tant que député PCF. Quel est l'intérêt de cette lecture au microscope ? Selon l'auteur, elle montre que, dès le départ de sa carrière politique, Césaire se méfie. De quoi ? Peut-être craint-il de donner trop de prises sur lui, se montrant prudent, très prudent, et même d'une « prudence insidieuse », ajoute-t-il en parlant de la réponse (« passable ») qu'il fait sur son état de santé, « lui qui passera toute sa vie à s'automédiquer » (p. 115). Comme si Césaire calculait ses moindres propos.

Au-delà de ce qui n'est qu'un détail du commentaire, Romuald Fonkoua insiste beaucoup sur les stratégies subtiles, voire retorses, mises en œuvre par l'écrivain martiniquais et n'accorde donc guère de place à l'idée d'une réactivité volcanique (« péléenne ») du poète et du combattant politique. On en prendra deux exemples.

Étudiant le *Cahier*, R. Fonkoua rappelle que la fin du poème a été retravaillée dans le sens indiqué par Pierre Petitbon, agrégé des lettres qui faisait fonction de caïman à l'École et auquel Césaire avait fait lire son manuscrit. Le fait est attesté par une lettre de Césaire du 28 mai 1939 : « J'ai modifié la fin dans le sens que vous m'avez indiqué. Plus vertigineuse

et plus finale, je crois » (p. 59). Revenant sur cet épisode plus loin dans le livre, Romuald Fonkoua lui donne une forme nouvelle et une portée souterraine importante. Georges Pelorson, le directeur de la revue *Volontés* où fut publié le *Cahier*, étant devenu « un pétainiste zélé » chargé au ministère de l'Instruction Publique de former une nouvelle jeunesse française sur le modèle des Jeunesses hitlériennes, l'auteur suppose que Césaire a « bénéficié » au début des années *Tropiques* d'une réputation de vichyste « protégé » de Pelorson. Lequel aurait ainsi été associé, en plus de Petitbon, à la modification du finale du *Cahier*. Le terme « insidieux » revient sous la plume de notre universitaire : « Césaire était relativement protégé par sa relation insidieuse au directeur de ladite revue » (p. 81). Phrase véritablement insidieuse dans la mesure où rien ne prouve que Pelorson a été impliqué dans la modification du *Cahier*. Et ce serait parce que Césaire aurait pris conscience du malentendu d'une lecture « vichyste » de sa poésie qu'il aurait multiplié, dans *Tropiques*, les sources du *Cahier* les plus éloignées de l'idéologie de Vichy (Péguy, les poètes de la Négro Renaissance) et donné, avec « Les Pur-sang », un poème violemment anti-maréchaliste. Ceci est une lecture très prosaïque et historiciste de ce grand poème surréaliste. Pierre Laforgue y insiste bien dans son commentaire des *Armes miraculeuses* : « La révolution dans *Les Armes miraculeuses* est donc moins politique et historique qu'elle n'est cosmogonique. [...] *Les Pur-Sang* est à lire comme un vaste récit de genèse de l'univers » (p. 149). La lecture que R. Fonkoua propose n'est pas irrecevable, mais elle est extrêmement fragile et surtout trop réductrice, ramenant la rébellion à un positionnement politique alors que, pour Césaire à cette époque, il s'agit de faire de la poésie une rébellion en acte.

Le second exemple concerne la rupture avec le PCF et la *Lettre à Maurice Thorez*, en 1956. Romuald Fonkoua y consacre tout le chapitre VIII de son étude. Les faits sont connus : le 24 octobre 1956, Césaire envoie sa lettre de démission au secrétaire général du Parti communiste français, Maurice Thorez. Pour l'auteur, Césaire a élaboré une véritable « stratégie de démission » : pour éviter de se faire exclure, il s'est entouré de toutes sortes de précautions pour ne pas éveiller les soupçons du secrétaire général, démissionnant par exemple du groupe parlementaire avant de quitter le Parti. Son texte, il l'a rédigé de longue date, affirme Fonkoua, attendant le bon moment : « Cette lettre était prête depuis longtemps, il n'attendait que le moment propice pour l'envoyer à son destinataire » (p. 258). Pourquoi octobre 1956 ? D'abord parce qu'il est assuré ainsi de garder son siège un bon bout de temps (pas d'élections en vue), ensuite parce que les événements de Hongrie lui donnent l'opportunité de se solidariser avec une révolte contre la dictature stalinienne et post-stalinienne qu'il dénonce. Ainsi Césaire peut-il sortir par la grande porte, à la différence de Camus ou de Morin, l'un et l'autre exclus, et se positionner comme un leader révolutionnaire noir non communiste. En témoigne d'ailleurs l'immense succès de la *Lettre à Maurice Thorez* et l'aura dont va bénéficier Aimé Césaire lors du Premier Congrès des écrivains et artistes

noirs. La démonstration de R. Fonkoua est ici parfaitement convaincante en tant que telle et pour le domaine où elle s'instaure. On aurait aimé toutefois qu'elle établisse une sorte de contrepoids poétique ou génétique. Car ce texte n'est pas devenu aussi célèbre pour de simples raisons de bonne historicité, mais aussi par son écriture encolérée. Césaire, cité p. 258, dit : « un soir, je me suis isolé, et j'ai écrit ma "Lettre à Maurice Thorez" ». Un soir, vraiment ! Ailleurs, en d'autres nombreuses circonstances, R. Fonkoua parle des colères de Césaire, disant par exemple que la lecture de la lettre de Depestre publiée dans *Les Lettres françaises* de juin 1955 concernant le débat dit de la poésie nationale « met Césaire en colère » et le fait partir en guerre contre le mal du mal intellectuel : le larbinisme. Mais R. Fonkoua n'en tire aucune conséquence, comme si le fait de se mettre en colère était un simple trait psychologique de l'individu Aimé Césaire et n'induisait aucune possibilité de lecture des textes de Césaire. Or, dans le cadre d'une approche poétique s'efforçant de lier étroitement l'individu et le sujet de l'écriture, il me semble impossible de faire comme si l'écriture poétique (au sens large) de Césaire découlait seulement de positionnements stratégiques ou de circonstances biographiques, découlait ou co-existait dans un flou amical avec des préoccupations stratégico-politiques. Le rythme césairien, son obstination à buter contre, à revenir comme un bélier contre les murs des enceintes fortifiées, ne relève pas du calcul, de la stratégie. Peut-être de la tactique, tout au plus. Mais surtout d'une pulsion constitutive du sujet rebelle.

Si l'approche dont use Romuald Fonkoua pour rendre compte de la vie politique de Césaire dans les années d'après-guerre, si fortement marquées par le combat anticolonial et par celui de la guerre froide entre l'Occident et l'URSS – les deux se mêlant intimement –, apporte un éclairage neuf, c'est parce que, le terrain politique étant toujours, au bout du compte et au fil du temps, celui du combat pour le pouvoir, combat régi par les lois de la *realpolitik*, voire du machiavélisme, l'auteur montre bien que Césaire y a été un maître. Ce faisant, il prend le risque d'écorner l'image du leader tiers-mondiste lyrico-vaticinateur hérité de ces années glorieuses. Il n'est d'ailleurs pas jusqu'au choix du portrait de couverture qui ne porte la marque de cette distanciation critique : on y voit un Césaire vieillard, vu d'en haut, le regard hébété derrière ses lunettes à double foyer. C'est un portrait peu « respectueux », voire cruel ; il est, lui aussi, bien loin de l'imagerie connue du leader révolutionnaire.

C'est au nom de la même volonté critique que Romuald Fonkoua va nous proposer une explication prosaïque et peu glorieuse de la vie intime de Césaire, menée en contrepoint avec l'histoire de la naissance du Parti Progressiste Martiniquais, que Césaire crée et anime après sa rupture avec le Parti Communiste. S'efforçant de comprendre le point de vue de Suzanne Césaire qui va demander le divorce en 1957, R. Fonkoua écrit qu'elle s'est sentie « délaissée et peut-être méprisée au profit de cette grande œuvre de politique antillaise à laquelle Césaire semble avoir désormais tout sacrifié » (p. 323). « Délaissée », le terme est objectif, mais

« méprisée » laisse entendre de la part d'Aimé Césaire un revirement quasi phallocentrique, comme si maintenant qu'il était le premier du PPM, entouré d'une bande d'amis hommes, il se laissait pénétrer d'une sorte de machisme bien antillais et méprisait « la bonne épouse » (p. 324) désormais abandonnée à la maison. R. Fonkoua va plus loin en soulignant que c'est elle qui voudrait « conserver la pureté de l'engagement politique initial qu'elle ne retrouvait plus dans la démarche politique d'Aimé Césaire, contraint à des stratégies dont elle ne comprenait pas toujours la nécessité » (p. 324). Il esquisse ainsi le portrait d'un couple où la femme garde la pureté idéaliste des engagements premiers tandis que le mari devenu haut responsable accepte désormais le compromis. L'auteur fait ainsi du divorce du couple le révélateur d'une bascule de Césaire vers un réalisme qui abandonne l'idéalisme de ses jeunes années : « D'une certaine manière, la séparation d'avec Suzanne marque clairement la séparation de ces deux niveaux d'approche du politique, l'idéalisme et le réalisme. C'est un rappel à l'ordre de ce que sont les deux niveaux de la pratique du politique, celui de la littérature et celui du réel » (p. 330). Pareille affirmation d'une dichotomie affirmée entre une littérature vouée aux chimères idéalistes et une politique soucieuse du réel semble bien simplificatrice, comme l'hypothèse d'une conversion, à la fin des années soixante, à la *realpolitik* à l'antillaise.

En s'efforçant de désacraliser les représentations de l'homme politique Aimé Césaire, Romuald Fonkoua a pris un risque courageux et il a renouvelé l'histoire des positionnements politiciens du poète martiniquais de 1945 à 1956. Faute de prendre en compte la nature double du lien entre poétique et politique, se contentant d'expliquer quelques poèmes par la biographie politique, l'auteur de cette biographie ne convainc certes pas toujours, mais son apport est réel. Au-delà de cette période, l'apport est moindre. Peut-être parce que c'est désormais et de plus en plus la relation charnelle de Césaire à son île qui nourrit sa parole et que les ruses politiciennes ont de moins en moins d'intérêt.

■ Daniel DELAS

Des bienfaits qui peuvent venir de l'Histoire

Cet *Aimé Césaire (1913-2008)* est d'abord et surtout un hommage rendu, sous la forme d'une biographie destinée à un large public cultivé, au grand homme à qui la France fit, en 2008, des funérailles nationales. Les éditions Perrin étant spécialisées dans les livres d'histoire et non de littérature, il est dès lors logique que cet ouvrage ne soit pas une étude des poèmes ou des pièces de théâtre, même s'il sera beaucoup fait mention des poèmes (nous y reviendrons), et même si le dramaturge y fait l'objet d'une mise en perspective éclairante et nuancée, en posant notamment la question de l'édition. Cela dit, puisqu'il ne s'agit pas d'une étude de l'œuvre, on ne comprend guère pourquoi la bibliographie en fin d'ouvrage se réduit à

celle-ci, alors que le propos est bien la tranche d'histoire découpée par les deux dates qui figurent dans le titre.

En dépit d'une finale qui ouvre une piste vers un imaginaire maternel singulier, l'essai de Romuald Fonkoua n'est pas non plus une étude de l'homme lui-même, tout simplement parce que celui-ci restera sans doute encore longtemps, peut-être toujours, masqué par le « grand homme ». Il y a toutefois deux manières d'aborder celui-ci, et ces deux manières peuvent entrer en belligérance, comme on le voit dès la quatrième de couverture. On nous y rappelle en effet d'abord, en des termes colorés par le registre épique, que Césaire fut l'« un des acteurs prépondérants de la révolution noire qui s'est jouée alors sur tous les continents », syntagme auquel on peut ajouter, dans la même veine, « le défenseur des idéaux de justice et de liberté ». Mais on ajoute ensuite qu'il fut l'« homme du monde » – expression pour le moins ambivalente – qui « incarne l'intellectuel français ». D'un côté, le héros-héraut d'une « révolution noire » : c'est effectivement un aspect sur lequel le biographe insiste, et celui que Lilyan Kesteloot, à la fin de la note ci-dessus, tient significativement pour essentiel. De l'autre côté, « l'intellectuel français » coïncide moins avec l'image du « nègre fondamental ». Cette légère discordance, que je comparerais volontiers au trouble des eaux au confluent de deux rivières très différentes, montre à la fois le conflit larvé qui oppose la logique de l'hommage à celle d'une histoire critique, et la tentative à laquelle se livre Fonkoua en vue de les concilier. Il le fait le plus souvent en masquant leur conflit potentiel, en évitant courtoisement de s'attaquer explicitement aux auteurs qui l'ont précédé, bref en adoptant une neutralité de ton qui a pour effet d'attester, au nom de l'histoire, le haut fait épique ; parfois cependant, il donne plus clairement des gages à l'histoire critique en se montrant capable d'irrespect, d'effronterie même. Il ménage ainsi tour à tour les marques d'adhésion et les marques de distance : les secondes cautionnent, pour le lectorat amateur d'histoire des éditions Perrin, les premières en les rendant moins visibles, car il eût été déplacé de paraître céder ici à la tentation dithyrambique. Ce n'est pas pour rien que ce livre a été couronné, entre autres, par le Prix du Sénat du livre d'Histoire en 2010.

Dressant la statue du grand homme, et spécialement de l'homme public que fut Césaire, R. Fonkoua se montre dès lors un sculpteur de style assez réaliste et plutôt objectivant. Il ne craint pas de produire des dates et des chiffres, qui sont comme le bronze nécessaire à la froide solidité du monument. Il en rajoute même un peu, à l'occasion, dans la posture historienne, et c'est ainsi que Lilyan Kesteloot aussi bien que Daniel Delas, ci-dessus, ont eu l'attention attirée par le qualificatif d'*insidieux*, utilisé à propos de telle réponse prudente que donne Césaire au Parti Communiste, concernant son état de santé qu'il dit alors « passable » (p. 115). J'en conviens : ce prédicat d'*insidieux* n'est en rien étayé par une preuve quelconque, et peut dès lors sembler inutile, voire déplacé. Mais, en réalité, les interprétations plus ou moins intuitives de R. Fonkoua sont légion dans

son livre, et elles ne semblent pas avoir, comme telles, gêné les lecteurs. Ce qui a dérangé certains semble dès lors moins la gratuité du jugement que le léger coup de griffe ainsi donné dans l'icône du héros, le « Rebelle ». Dans la mesure où il est en effet dans la nature du héros épique d'être essentiellement fidèle, loyal, sans faille dans le dévouement, le seul qualificatif d'*insidieux* est une atteinte grave à toute une tradition historico-littéraire, sinon un blasphème, minime, mais blasphème tout de même. L'enjeu réel est donc de savoir si le citoyen Aimé Césaire était aussi un homme comme les autres, et non le demi-dieu souhaité par une certaine historiographie. De la même façon, utilisant un mot qui suffit à choquer, R. Fonkoua parle ailleurs (p. 244, 249) de *stratégie* pour telle décision du grand homme. Il a pourtant ses raisons que les croyants ne connaissent point : un peu de désacralisation est nécessaire lorsqu'il s'agit de faire entrer un grand homme dans l'histoire générale, et non plus seulement d'en faire vénérer l'icône et déclamer le grand récit par des générations admiratives mais partisanes.

Cet ouvrage, qui reprend, – fort bien, du reste, et de manière parfaitement légitime –, l'essentiel de ce qu'on savait déjà de la vie de Césaire, produit donc surtout un effet d'Histoire, de grande Histoire, même. Dans cette perspective, les apports nouveaux concernant les relations entre Césaire et le Parti communiste français, mais aussi ses rapports avec ses partenaires politiques en Martinique sont évidemment des apports majeurs, parce qu'ils sont dûment circonstanciés. Peut-être – mais ce n'est ici qu'une piste de réflexion – aurait-on pu insister, parmi ces circonstances, sur un autre facteur : des acteurs comme Césaire ont pu éprouver que le PCF, autour de 1955-1956, non seulement avait perdu de sa puissance, mais allait devenir, dans le contexte de la Guerre froide, un obstacle et une source de malentendu au moment où il s'agirait de rallier une plus large opinion publique à la cause anti-coloniale, qui eût souffert d'être associée à la seule mouvance communiste. La Hongrie n'a peut-être fourni qu'un prétexte circonstanciel pour se rabattre au centre au moment le plus opportun, c'est-à-dire au moment où cette opération pourrait valoir à Césaire le plus grand bénéfice en termes d'image. Il y a effectivement beaucoup d'habileté dans cette démission, et du Renard plutôt que du Roland.

Livre d'histoire, donc, essentiellement. Cela dit, l'historien risque d'être un peu déçu, malgré ces données nouvelles et d'autres, qui sont nouvellement décrites. Le lecteur est en effet souvent frustré par la maigreur des renvois bibliographiques ou documentaires. Par ailleurs, le propos du livre, s'il s'attarde quelquefois à tel épisode particulier (par exemple le commentaire du texte intitulé « Culture et colonisation »), s'accélère à d'autres endroits. En réalité, une telle biographie aurait évidemment justifié qu'on lui consacre le double de pages, sinon plus ; compte tenu cependant d'un format qui a sans doute été imposé, l'ouvrage, qui balaie presque un siècle, donne une vue relativement équilibrée

(notamment entre Métropole et Martinique) des grands épisodes de cette vie d'un homme illustre.

Du point de vue de l'analyse littéraire, le livre ne nous apprend certes pas grand-chose au sujet de qui importe à l'amateur de littérature, à savoir le pouvoir des mots et des formes : tel n'est pas le propos de cet ouvrage et on ne peut lui reprocher de n'en guère parler. L'œuvre n'est pas étudiée pour elle-même, mais sollicitée de dire la vie de son auteur, de témoigner de ses sentiments ou de ses pensées, enfin de garantir le récit du grand homme et sa cohérence : tel vers, déjà assez ésotérique en soi, peut ainsi être convoqué à l'appui d'un fait qui se passe plusieurs dizaines d'années plus tard. Si ce n'est pas ainsi qu'on peut faire apprécier un poème, il y a néanmoins une cohérence à ces interprétations qui centrent le propos sur la vie de Césaire ; non seulement une cohérence, mais une nouveauté, que l'auteur n'explicite sans doute pas assez : ce n'est plus la convergence convenue avec un positionnement idéologique qui sert de clé de lecture pour le poème césairien, mais tel fait biographique concret ou telle réalité sentimentale d'un moment qui ramènent le poème à l'homme, qui est d'abord un individu dans l'Histoire avant d'être le fameux sujet de l'écriture. Il reviendra au lecteur de comparer la triple explication des poèmes qui devient ainsi possible : l'interprétation idéologique, l'interprétation biographique et l'herméneutique, dégagée et de l'une et de l'autre, qui n'aurait plus en face d'elle que le poème lui-même et qui nous situerait enfin sur le plan de la littérature.

Pour justifier l'interprétation biographique, on dira que l'écriture césairienne s'y prête fort bien. Elle s'y prête tantôt avec une pseudo-évidence lorsqu'il s'agit des essais, tantôt par l'habitude que nous avons de confondre le *je* qui s'énonce dans le poème avec la subjectivité de l'humain qui s'invente pourtant à cet endroit une identité à venir, ou à être. Elle s'y prête d'autant plus que Césaire a multiplié les traces biographiques dans son écriture, transformée en journal pseudo-intime, en simulacre de dialogue réel (avec Fanon, avec Depestre, par exemple), bref en documents tout préparés pour… le biographe potentiel qui vient lui rendre visite à la fin de sa vie, Fonkoua lui-même, tel qu'il se représente, à la fois modeste et sérieux, discrètement attendri et décidément réservé, dans le prologue authentifiant et validant le récit qui va suivre. Ce biographe doit construire un récit homogène à partir de la « fonction auteur », qui est, depuis deux siècles au moins, l'indispensable clé de notre rapport institutionnalisé à la littérature écrite, clé que maîtrisent, bien entendu, d'abord les auteurs eux-mêmes, qui sont ceux qui placent les serrures. Ce biographe n'a pas le choix : il doit croire lui aussi, ou feindre de croire tout au moins, que les faits et les dires convergent, voire s'identifient purement et simplement. Un exemple : nous lisons à tel endroit que l'institutrice du jeune Césaire avait une « "longue natte dans le dos" » (de quelle page de quelle édition de quel livre est tirée cette citation ?, ce n'est indiqué nulle part, mais nous sommes forcément en confiance, et ne pas fournir la référence implique le lecteur dans une sorte de connivence : l'homme étant illustre, le lecteur

est honteux de ne pas savoir). On ne s'étonne pas de lire ensuite : « Ces quelques mots de l'autobiographie font écho aux poèmes de Césaire. On ne dira jamais assez l'effet produit par cette natte sur l'enfant, et, plus précisément, sur ses canons de beauté féminine. Le poème "Chevelure", écrit plus tard en hommage à Suzanne Roussi, sa "femme", puise sans doute son origine dans cette fréquentation première de celle qui continuera à l'appeler "mon petit élève" en dépit de son statut de maire de Fort-de-France et de député de la Martinique » (p. 26-27). Tout fait ainsi « écho » entre des paroles mélangeables, énoncées par des personnes différentes à des époques différentes dans des types de messages parfaitement étrangers l'un à l'autre, et dont aucun n'est précisément situé ; tout tend à produire, d'abord, l'effet d'historicité que procurent ici à bon compte d'incertains guillemets autour du mot *femme*, et même ce *sans doute* qui atteste une louable réserve méthodologique ; cela produit ensuite la cohérence du portrait fidèle, celui qu'un « on » propose à la mémoire de tous, enjoignant dès lors à tous d'en reprendre l'énonciation : « on ne dira jamais assez »… Participe de la même rhétorique biographique l'évocation rapide de la modeste institutrice en témoin d'autant plus authentique qu'est paradoxal son témoignage à propos d'un enfant qui serait maire et député : en réalité, cette scène est un topos de toute vie d'homme illustre, et par là semble déjà véridique.

La rhétorique biographique est une machine énonciative bien huilée, qui rabote, égalise, confond, érigeant une statue dont le profil est bien lisible et dont la véridicité s'impose d'autant mieux que la cohérence du profil n'empêche pas, au contraire, les quelques aspérités qui la cautionnent. Celles-ci sont dues, entre autres, nous l'avons vu, à quelques remarques glissées de ci, de là, et qu'on a jugées perfides, ou à telle section tout d'un coup un peu herniaire au vu de l'ensemble, comme d'intéressantes pages à propos d'Aragon. Les aspérités sont dues aussi au point de vue plus sociologique qui est adopté pour les années de formation. R. Fonkoua met en effet en évidence, de manière un peu iconoclaste, la trajectoire de Césaire dans l'enseignement supérieur français et l'empreinte laissée par cette trajectoire sur ce qu'il est devenu, et même sur son écriture. Le présenter comme un « ambitieux » (p. 43) est déjà à la limite de l'acceptable pour ceux qui ne se représentent Césaire qu'en héros désintéressé, entièrement dévoué à la noble cause de l'opprimé. Écrire que « le banlieusard casanier d'hier s'est transformé en mondain de la pensée qui peut s'installer à la Cité universitaire » (p. 50), que Césaire « porte l'esprit khâgneux » (p. 55) ou, plus radicalement encore, que si « la revue *L'Étudiant noir* est le fruit de la khâgne, le *Cahier d'un retour au pays natal* sera le produit de son passage à l'École Normale Supérieure de la Rue d'Ulm » (p. 56), écrire ce genre de chose revient encore une fois à égratigner l'icône du héraut de la « révolution nègre » : n'est-il pas ainsi représenté, le poète avec son poème, comme un « produit » de la manufacture des élites républicaines, et non comme le « nègre fondamental » qu'il n'a cessé de vouloir être ?

L'image d'un écrivain-héros, essentiellement construite sur la base d'une colère légitime – et accessoirement d'affinités surréalistes qui sont, du reste, ici fort minimisées –, s'en trouve effectivement écornée, mais c'est tout au bénéfice, me semble-t-il, d'une légitimation élargie, qui devait en passer par là. Ce bel essai ne se contente donc pas de rendre hommage à un grand homme. Il fait de lui un homme illustre comme les autres, tel qu'on le trouve assez justement représenté dans la photo de couverture ; celle-ci ne me paraît nullement dévalorisante pour Césaire : elle induit un regard serein, affectueux aussi, sur une vie qui s'achève et qui fut bien remplie. La posture historienne de R. Fonkoua, dont l'attestation est donnée par ce regard en plongée autant que par quelques vues critiques finalement assez marginales, est à cet égard salutaire, parce qu'elle participe d'une entreprise de légitimation normalisante qui, en soumettant le corpus littéraire africain et antillais aux mêmes opérations de validation que tout autre, est la condition de sa plus large reconnaissance. Si, comme les diamants, les héros sont éternels, transformés qu'ils sont en demi-dieux au firmament, les hommes comme les autres, illustres ou non, sont mortels : ils entrent dans l'Histoire, et c'est fort bien ainsi.

Il restera dès lors à faire le tri entre ce qu'on garde et ce qu'on ne garde pas dans les dires césairiens, dont il est humain que certains aient perdu de leur pertinence. R. Fonkoua ne va pas jusque-là, mais il nous a mis sur la voie. Il reste dès lors aussi à mener plus loin, et plus froidement encore, l'analyse de ce parcours biographique qui s'est construit non seulement avec des faits, mais aussi avec des mots : des « positionnements », pour reprendre le concept utilisé par Daniel Delas, qui sont aussi des postures, pour reprendre le concept de J. Meizoz. Une posture n'est pas une imposture, à la fois parce que la question de la sincérité n'a guère d'intérêt (en dehors de l'épopée), et parce que la cohésion des actes et des dires au fil des années construit la vérité lisible d'une trajectoire. Césaire s'est construit une image cohérente, précisément celle du sujet « nègre » indéfiniment « rebelle ». Ce n'est pas le résultat d'une « nature » volcanique, mais celui d'une suite de prises de position parfois tâtonnantes dans des contextes mouvants, politiques, certes, mais également littéraires, auxquels il a su s'adapter [3].

■ Pierre HALEN

[3] Voir Buata B. Malela, *Les Écrivains afro-antillais à Paris (1920-1960). Stratégies et postures identitaires*. Paris : Karthala, 2008, 465 p.